Un certain jeudi : qu'il faut bon marcher dans la paix des bois (air connu) : récit de Paul Henchoz

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un certain jeudi

Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois

(air connu)

Récit de Paul Henchoz

Qu'est-ce qu'il peut avoir? Dans les septante-cinq, à deux ou trois ans près. L'allure d'un garde municipal à la retraite: glabre, le teint vif, l'œil un peu vague et le nez turgescent à son extrémité. En veste de sport à larges carreaux, contrastant avec une chemise bleue, il est penché en avant et fixe son interlocuteur comme s'il voulait l'hypnotiser.

Sur la table, un flacon d'un litre déjà bien entamé. En face de lui, un personnage falot, un mégot collé au coin de la lèvre, l'écoute d'une oreille apparemment résignée. Le vin, c'est du vaudois, mais l'accent, du pur genevois. Son monologue, ponctué d'éclats de rire chevalins, domine facilement le brouhaha du bistrot. On ne peut pas ne pas l'entendre:

— «Avec Paulo, c'est toujours la même chose. Il croit connaître à fond la campagne genevoise. Par cœur, qu'il dit: on a bien vu jeudi dernier!

Le long du Rhône, de Verbois au Moulin-de-Vert, rien à dire, à part une trouée idiote, dans des ronces, qui nous a amenés, passablement griffés, exactement au même endroit où nous aurait conduits le chemin normal. C'est juste après que ça a commencé à se gâter. En douceur, pour pas qu'on se méfie; toute l'astuce était là. D'abord, y a eu quelques ornières, puis, c'est devenu boueux; à la fin, c'était plus un sentier mais une espèce de piste dans un maquis, avec ces branches, par-ci, par-là, à la hauteur de la tête. Fallait drôlement faire gaffe!

Enfin, on passait quand même, en file indienne bien entendu et des fois de profil. On pensait pas à retourner, les bords du Rhône c'est pas la jungle birmane. Que je croyais; deux minutes plus tard, je l'aurais plus dit. Ça devenait carrément horrible! Y avait plus qu'une vague trace, à peine plus large qu'un soulier, en plein dans la falaise, dans des éboulis. Ça zigzaguait en faisant des montagnes russes que t'aurais dit le grand Huit, dans le temps, sur la Plaine de Plainpalais.

Là, j'ai regardé Paulo d'un œil noir.

— «C'est rien, qu'il a dit, y en a pour cinquante mètres».

Quant les cinquante mètres ont commencé à faire des petits, j'ai plus pu me retenir:

— «N... d. D..., qu'est-ce que c'est que cet itinéraire à la c...!

Il crânait moins, tu peux me croire. Ça l'a pas empêché de me dire:

— «Pleure-pas Riquet! On n'est pas au Jardin Anglais, t'es sportif ou quoi?»

Georgy, lui il disait rien. Il avait pris une branche sur le crâne. Fallait voir cette bosse, il était encore sonné.

Bon, puisque le vin était tiré, y avait plus qu'à le boire. Si on était revenu en arrière, la becquetance de midi tombait à l'eau. Pas question! Donc, on continue, mais attends, c'est pas fini, d'inquiétant ça devenait dangereux: tu parles d'une balade pépère pour des bipèdes entre le troisième et le quatrième âge! T'aurais dit une piste de combat. Je commençais à comprendre pourquoi on voyait pas un chat. Moi, j'avais pas envie de me casser la hure alors, tous les deux cents mètres, je prenais cinquante mètres de retard. C'est pas quand le terrain est glissant, tout de traviole et à ras de l'eau que tu te mets à galoper si t'es pas tombé sur la tête. Paulo, comme chef de course, il était forcément devant pour faire croire qu'il connaissait le chemin. On était pas dupes: il avait beau siffloter.

Georgy, il la pilait aussi, tu penses il est plus vieux que moi. Mais y fallait quand même qu'il fasse de l'esprit. C'est dans sa nature, ça fait soixante ans qu'il m'envoie des vannes:

— «Dis-donc, Riquet, quand j'te vois avancer à tâtons, avec ta canne, tu me fais penser à un détecteur dans un champ de mines. On dirait que t'as plus un poil de sec!»

Bon, là-dessus, Paulo en voulant sauter une espèce de rigole reste planté dans de la boue que t'aurais dit du ciment liquide. C'est tout juste si on n'a pas dû se mettre à deux pour le sortir: il en avait plein les chaussettes, en dedans aussi.

— «Ça te fera les pieds que je lui ai dit, tu l'as pas volé!»

Enfin, on commençait à rigoler un peu. Alors, tu sais ce qu'il trouve à dire, avec son air de pas y toucher:

— «Oui, c'est un peu gratiné! Quand je suis passé par là, il y a douze ans, c'était pas aussi mauvais.»

Tu te rends compte, douze ans!

— «Et t'appelles ça une organisation, que je lui fais. Des chefs de course comme toi, on en trouve par douzaines dans les asiles psychiatriques.»

Bref, ça tournait au vinaigre entre moi et Paulo. Je lui ai tout dit. Quand je me suis arrêté, j'avais plus de salive. D'ailleurs, ça tombait bien, j'avais épuisé mon stock.

Paulo, il jouait au «chien aboie, la caravane passe» mais t'aurais dit qu'il avait un tic à la paupière tant il envoyait des clins d'œil à Georgy.

Georgy, il se fendait la pipe: la «Schaden-Freude» comme on dit à Pfäffikon.

En attendant, la fête continuait. On était en pleine pente, presque en haut de la falaise. Paulo, encore pour nous épater, fait une sorte de départ à la Tarzan. Il se lance, en se retenant d'un buisson à l'autre. Et que j'te vais à droite, et que j'te vais à gauche. Pour finir, c'était Ingemar Stenmark dans un slalom coupe du monde. Tout d'un coup, voilà qu'il tombe sur une branche sèche qui lui reste dans la main. T'aurais vu le spectacle... Il s'est arrêté juste avant de tomber au jus... Il avait mis son pantalon bleu clair, en gabardine.

Que veux-tu que j'te dise de plus? T'as compris le topo. On a fini par s'en sortir, autrement je serais pas là.

Mais le plus beau, tu sais pas ce qu'il nous sort Paulo quand on est arrivé au bistrot avec deux heures de retard et aussi frais que les bourbakis aux Verrières. Mine de rien et la bouche en cul-de-poule:

— «Chers amis, vous me décevez! Toi, Georgy, t'es allé aux Jeux Olympiques de 36 à Berlin. Comme officiel mais quand même, ça pose son homme. Toi, Riquet, tu t'es classé vingt-huitième au Tour de Thonon en 32 et tu dis que tu tiens toujours la forme. Si j'avais choisi un parcours peinard, vous vous seriez sentis sous-estimés; j'avais peur de vous vexer. Vraiment, c'est un peu triste!»

Et toc, c'était de notre faute! Avoue qu'il est drôlement gonflé!

A la tienne!

P. H.